

Humble réplique

Le rédacteur de cette revue, d'accord avec M. Laur, veut bien me communiquer les épreuves de l'article dans lequel ce dernier me dit mon fait à propos de mon compte rendu de son récent ouvrage. Dois-je me prévaloir de l'occasion qui m'est ainsi obligeamment offerte de prolonger la discussion ? Je ne le fais pas sans hésitation, car j'éprouve, je l'avoue, assez peu de goût pour ce genre d'exercice. Fastidieux et irritant pour ceux qui s'y livrent, divertissant peut-être mais peu instructif pour ceux qui en sont les témoins, il me paraît en lui-même singulièrement stérile. Les héros antiques, qui préludaient à leurs combats en se dénigrant l'un l'autre, tout en vantant chacun la supériorité de son propre mérite, m'ont toujours paru quelque peu ridicules, et cela même dans leur charmant cadre homérique. Sans les égaler en pittoresque, ne risquerions-nous pas de leur ressembler par ailleurs, M. Laur et moi, si je m'abandonnais à poursuivre la polémique sur le ton adopté par mon éminent contradicteur ?

Il me reproche de glisser sur les difficultés des problèmes dont j'aborde l'étude, au lieu de les creuser. Il m'en veut de m'être livré à des affirmations téméraires sans prendre la peine d'en démontrer la justesse. Il m'accuse de méconnaître l'évidence contemporaine et d'ignorer tout ce qui s'est passé sous nos yeux dans le domaine des relations douanières au cours de ces dernières années.

Certes, si j'ignorais tout ce que je n'ai pas dit dans la douzaine de pages que comportait mon article, mon ignorance serait véritablement stupéfiante. Mais, même telle qu'elle est, mon ignorance est hélas ! immense. J'en suis du reste aussi sincèrement conscient et aussi douloureusement affligé que M. Laur, fort de son mandat de secrétaire paysan et de son expérience de négociateur fédéral, paraît, lui, sûr de son fait.

Ainsi j'ignorais, avant de le lire, que les Etats-Unis devaient à leur protectionnisme leur prospérité d'après-guerre. Je croyais jusqu'ici, dans ma candeur naïve — comment traduire « naive Weltfremdheit » ? — que la grande république américaine devait son extraordinaire opulence plutôt à l'abondance de ses ressources naturelles, à sa population laborieuse, dont en 1791 déjà Hamilton signalait le génie mécanique, et notamment aussi à ce vaste marché intérieur, grand comme l'Europe et bien plus riche qu'elle, où agriculteurs et industriels trouvent à vendre leurs produits au plus offrant et où les consommateurs peuvent acheter ces produits en toute liberté et sans acquitter aucune surtaxe douanière. A propos de « naive Weltfremdheit » d'ailleurs, M. Laur ne devrait-il pas généreusement se souvenir que tous n'ont pas comme lui le privilège de suivre le cours des événements mondiaux du haut de l'observatoire international que constitue la métropole de Brugg ?

J'ignorais aussi que des entraves à l'importation du lait en Suisse resteraient sans effet sur le prix de cette précieuse denrée tant que la Suisse produisait et exportait beaucoup de fromage. J'en accepte bien volontiers l'augure et je me

féliciterai de trouver en conséquence M. Laur au premier rang des adversaires de tout droit protecteur sur le lait.

J'ignorais ensuite la légitimité du raisonnement *post hoc ergo propter hoc*, dont M. Laur nous donne de si remarquables exemples à propos des relations entre le protectionnisme et la prospérité nationale. Pour ma part, j'avais toujours pensé qu'il ne suffisait pas de constater une apparente concomitance pour en conclure à une causalité nécessaire. Mais nous reviendrons tout à l'heure sur cette question à propos de la méthode qui m'est reprochée.

J'ignorais enfin — soit dit sans aucune ironie — que M. Laur, en composant son dernier livre, ait vraiment cru faire œuvre de science. Rédigé avec un parti pris évident sur un sujet d'actualité brûlante, signé du directeur de l'Union suisse des paysans, paraissant sous les auspices de cette société savante et publié avec des artifices typographiques destinés, paraît-il, à faire valoir aux yeux d'un cercle étendu de lecteurs les avantages d'une ordonnance systématique des matières, comment pouvais-je deviner que, dans la pensée de son auteur, son livre n'était pas une œuvre de propagande ? Il est vrai que les avocats les plus persuasifs sont ceux pour lesquels leurs causes se confondent toujours avec celle de la vérité. Et je reconnais bien volontiers que M. Laur est un avocat d'autant plus habile que, pour ce qui le concerne, il partage en toute sincérité cette illusion réconfortante.

Il est un point sur lequel je me sens, malgré mon ignorance, pleinement d'accord avec M. Laur. C'est lorsque, après avoir indiqué tout ce qu'il faudrait savoir pour découvrir, selon la méthode inductive, la vérité sur les répercussions des mesures douanières, il reconnaît loyalement qu'une telle science est impossible dans l'état actuel de nos connaissances.

Personnellement j'en conclus que la méthode inductive est donc impropre à débrouiller l'écheveau trop emmêlé des phénomènes économiques complexes. La prospérité d'un pays, par exemple, est la résultante de trop de facteurs divers et qui peuvent fort bien agir en des sens contraires, pour qu'il soit possible d'isoler par des observations historiques la part d'influence qui revient à chacun d'eux. Voilà pourquoi, après beaucoup d'autres économistes, ainsi que M. Laur veut bien le reconnaître, j'estime que le meilleur moyen de voir clair dans les effets d'un régime douanier est de l'examiner à la lumière de la raison déductive. Voilà pourquoi aussi j'ai pu dire et que je répète qu'une politique qui pousse les agriculteurs à se livrer à des travaux auxquels la nature ne semblait pas les avoir destinés et qui oblige les consommateurs à satisfaire leurs besoins à des prix supérieurs à ceux du marché du monde, est une politique qui tend à l'appauvrissement de l'Etat qui la pratique. Et lorsque je parle de l'appauvrissement de la Suisse, je ne compare notre pays ni historiquement avec ce qu'il était à une époque de technique moins évoluée, ni géographiquement avec ce qu'il serait s'il avait été ravagé par la guerre comme ses voisins. Je le compare tout simplement et, me semble-t-il, très logiquement avec ce qu'il serait si, en dressant ses tarifs douaniers, on cessait, pour parler comme le vénérable et sage sieur de Boisguillebert : « de faire une continuelle violence à la nature ».

Je défie du reste qui que ce soit et quelle que soit sa méthode d'expliquer l'essor économique de la Suisse au 19^e siècle sans faire une très large place au bon

marché que lui valait la grande liberté douanière dont elle a bénéficié pendant sa révolution industrielle. Et je défie même M. Laur de prétendre que notre industrie pourra continuer à prospérer si, à tous les obstacles qu'elle a rencontrés et laborieusement surmontés dans le passé, venaient à s'ajouter, d'une façon durable, des coûts de production et de transport surélevés du fait d'une élévation artificielle du coût de la vie.

L'impossibilité où se trouvent les économistes de découvrir, par la méthode inductive, tous les éléments nécessaires à la détermination certaine des répercussions d'une mesure douanière conduit M. Laur à des conclusions différentes des miennes. Il en résulte pour lui que la science, en tant que conseillère de la politique, doit s'imposer une certaine réserve. Mais «le roi des paysans» ne se départit-il pas singulièrement de cette réserve qui, selon lui, est le devoir du savant, lorsqu'il dicte au gouvernement fédéral ses volontés protectionnistes? Ne serait-ce pas précisément parce qu'il se dépouille en même temps de sa qualité de savant? Dans l'article qui l'a tant indigné, je n'ai jamais voulu montrer autre chose.

Je manquerais à la sincérité, si je dissimulais à M. Laur que la lecture de sa réponse n'a pas dissipé mes doutes sur son impartialité et sur sa clairvoyance. Si elle n'a pas non plus ébranlé mon estime pour sa forte et sympathique personnalité, c'est que je me suis répété sans cesse en le lisant que le propre d'un apôtre sincère, c'est le fanatisme. Et ainsi j'ai pu subir, sans trop m'en formaliser, des appréciations qui de la part d'un moins fanatique m'eussent paru singulièrement désobligeantes.

Si M. Laur ne m'a donc point convaincu, je ne sais que trop que de son côté il ne tiendra aucun compte de ces quelques remarques d'un incompetent. Pourrais-je donc en terminant livrer à ses réflexions les deux extraits suivants tirés des œuvres d'un économiste qui n'est pas affligé des mêmes vices rédhibitoires que moi, puisque sa méthode est historique et ses conclusions protectionnistes?

....Zoll und Mauth können, wie der Krieg, nur als Vertheidigung gerechtfertigt werden. Je kleiner aber der Staat ist, welcher eine Mauth errichtet, desto grösser das Übel, desto mehr würgt sie die Regsamkeit des Volkes, desto grösser die Erhebungskosten; denn kleine Staaten liegen überall an der Grenze....

....Die innere Agrikultur durch Schutzzölle heben zu wollen, ist ein thörichtes Beginnen, weil die innere Agrikultur nur durch die inländischen Manufakturen auf ökonomische Weise gehoben werden kann, und weil durch die Ausschliessung fremder Rohstoffe und Agrikulturprodukte die eigenen Manufakturen des Landes niedergehalten werden.... Eine Nation, deren Territorium nicht von grossem Umfang ist, nicht mannichfaltige natürliche Hilfsquellen darbietet, nicht im Besitz der Mündungen ihrer Ströme oder sonst nicht gehörig arrondirt ist, kann das Schutzsystem entweder gar nicht oder doch nicht mit vollem Erfolge in Anwendung bringen. Eine solche Nation muss allererst durch Eroberung oder Vertrag dergleichen Mängel zu heilen suchen.

L'auteur de ces déclarations s'appelle Frédéric List.

William E. Rappard.

Francis Ysidro Edgeworth †

Das eine der beiden in Baden ernannten englischen korrespondierenden Mitglieder, F. Y. Edgeworth, ist im Alter von 81 Jahren am 13. Februar dieses Jahres auf Schloss Edgeworth-town (Grafschaft Langford) gestorben.

Nach einem intensiven Studium der alten und modernen Sprachen, der Mathematik, der Philosophie, Statistik und politischen Ökonomie begann er in London als Rechtsanwalt aufzutreten und in der Folge sehr beachtete Vorlesungen über Logik und politische Ökonomie am King's College zu halten. 1881 gab er das Werk heraus, das ihn sofort bekannt machte: *Mathematical Psychics. An essay on the application of mathematics to the moral sciences.* Also eine Untersuchung über die Anwendbarkeit und Anwendung der Mathematik auf die Sozialwissenschaften, und zwar da, wo nicht statistische Massen, sondern nur in quantitativen Verhältnissen stehende «Daten» vorliegen. 1891 wird er nach Oxford an das All Souls College berufen, und hier ist er bis 1922 geblieben. 1912—1914 war er Präsident der Royal Statistical Society und im übrigen Mitglied einer Reihe von gelehrten Gesellschaften. In der *Encyclopaedia Britannica* (11. Auflage) hat er den Artikel über die Wahrscheinlichkeitsrechnung verfasst, dazu eine Anzahl von Artikeln in *Palgraves Dictionary of Political Economy*. Mit Edgeworth verliert Grossbritannien einen seiner grossen Gelehrten. In den Jahrbüchern für Nationalökonomie und Statistik (1926, S. 205 f.) ist er von Otto Weinberger und im *Economical Journal* 36 (Bd. 141, 140—153) von J. M. Keynes in ausgezeichneten Nekrologen geehrt worden.

F. M.
